



# L'EXPLORATION DU MONDE

## UNE AUTRE HISTOIRE DES GRANDES DÉCOUVERTES

SEUIL

— DIRECTION —  
**ROMAIN BERTRAND**

— COORDINATION —  
**HÉLÈNE BLAIS**

**GUILLAUME CALAFAT**  
**ISABELLE HEULLANT-DONAT**



# **L'EXPLORATION DU MONDE**



# L'EXPLORATION DU MONDE

UNE AUTRE HISTOIRE DES  
GRANDES DÉCOUVERTES

SEUIL

Ouvrage publié avec le concours  
du Centre national du livre

– DIRECTION –

**ROMAIN BERTRAND**

– COORDINATION –

**HÉLÈNE BLAIS**

**GUILLAUME CALAFAT**

**ISABELLE HEULLANT-DONAT**

Quatre cartes permettent de situer les lieux évoqués dans les notices.  
Elles sont centrées chacune sur la partie du monde dont traitent plus particulièrement  
les notices qui les suivent : la première (p. 34-35) sur l'Asie,  
la deuxième (p. 140-141) sur les Amériques,  
la troisième (p. 242-243) sur le Pacifique,  
la dernière (p. 352-353) sur l'Afrique.

*Lorsque les références des traductions ne sont pas précisées dans les bibliographies  
qui accompagnent les textes, elles sont réalisées par les auteurs eux-mêmes.*

Recherche iconographique : Khadiga Aglan,  
avec l'aide de Karine Benzaquin-Laidain et Lucas Perpère

Maquette : François-Xavier Delarue  
Cartographie : Marie-Sophie Putfin, Légendes Cartographie

ISBN 978-2-02-140628-3  
© Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.







# INTRODUCTION

Il en va des « Grandes Découvertes » comme de ces messieurs des villes venus démarcher en souliers vernis dans les campagnes : l'expression éveille le soupçon réservé aux êtres et aux énoncés *tropolis pour être honnêtes\**. Pour autant, nous ne savons pas très bien comment ni pourquoi lui refuser notre confiance. Car la formule a acquis, par le jeu de ses réemplois savants comme de ses usages ordinaires, une rare puissance d'évocation. Qu'on s'avise de la prononcer, ne fût-ce que mentalement, et aussitôt se lève dans notre esprit une cohorte d'images, de dates et de personnages. « Grandes Découvertes » convoque « 1492 », Vasco de Gama, Magellan, Jacques Cartier, trois caravelles et quelques Indiens.

Plus précisément, le récit public auquel la formule a donné lieu s'ordonne tout entier autour de trois idées. Premièrement : seule parmi les « civilisations »,

l'Europe fut animée de « l'esprit de découverte », et seule elle parvint à se donner les moyens techniques de l'exploration des mondes lointains. Deuxièmement : la répétition de ces entreprises exploratoires possédait un aspect cumulatif, qui confère à leur inventaire chronologique le caractère d'un processus. De voyage en voyage s'affinent des itinéraires, se précisent des relevés, s'étoffent un savoir nautique et des méthodes commerciales, de sorte que le fil rouge d'un dessein collectif court de la circumnavigation portugaise de l'Afrique, à partir de la conquête de Ceuta en 1415, jusqu'à l'établissement des premiers comptoirs fortifiés néerlandais et britanniques en Asie du Sud et du Sud-Est dans les années 1600.

Troisièmement : pour cumulatif qu'il ait été, ce processus – un « progrès », donc, au double sens du terme – fut jalonné de sauts qualitatifs. Des événements-pivots enclenchèrent des effets de seuil, opérant des changements d'échelle irréversibles : nul ne s'avisa de nier la « découverte de

\* Pour leur remarques et suggestions à propos d'une première version de ce texte, je tiens à remercier Patrick Boucheron, Hélène Blais, Guillaume Calafat et Isabelle Heullant-Donat. Les erreurs et approximations susceptibles de subsister sont bien sûr entièrement miennes.

l'Amérique »<sup>1</sup>, ni de l'oublier sitôt qu'elle fut connue et proclamée. Sur fond d'un accroissement et d'une amélioration continus des savoirs et des savoir-faire, quelques dates-clefs scandent l'élargissement par cercles concentriques de la connaissance du monde : 1488 et l'entrée de Bartolomeu Dias dans la baie de la Table, 1492 et le débarquement de Christophe Colomb aux Bahamas, 1498 et l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut, 1521 et la chute de Mexico-Tenochtitlan, 1565 et l'établissement par Miguel López de Legazpi et Andrés de Urdaneta de la première connexion transpacifique, etc.

Telle que la pensèrent ceux qui les premiers s'avisèrent d'en faire récit, « l'expansion européenne » a donc quelque chose d'une partition de musique : sur la ligne de basse de la lente formation collective d'un savoir pratique des lointains se détachent les solos des périple de Marco Polo, de Colomb et de Magellan. Une myriade de « petites découvertes » anonymes en préparèrent quelques « grandes », lesquelles portent à jamais le nom d'un héros singulier. Le réel lui-même – celui de la carte, et non du territoire – se trouve estampillé des patronymes des « découvreurs » : Colomb a son pays, Magellan son détroit, Bering sa mer.

Ajoutons que, quand bien même ils ont fréquemment à témoigner les armes à la main de leur bravoure, ces héros ne donnent jamais gratuitement dans la cruauté. Dans la saga des « Grandes Découvertes », le rôle de vilains est réservé à quelques *conquistadores* et autres

nobliaux tout feu tout flamme, tels Francisco Pizarro et Afonso de Albuquerque, et surtout aux « chiens fous » comme Lope de Aguirre – le rebelle qui, depuis un îlot boueux des Caraïbes, défia le puissant roi d'Espagne<sup>2</sup>. Cette ligne de départ entre, d'un côté, des « découvreurs » magnanimes mus par la Croix et la curiosité, et, de l'autre, des conquérants sanguinaires rongés par l'appétit de titres et de richesses, existe déjà dans les chroniques du xvi<sup>e</sup> siècle, lesquelles obéissent souvent à une dramaturgie haletante<sup>3</sup>. Mais elle n'acquiert véritablement valeur de frontière morale que dans les premières grandes compilations de documentations réalisées au xix<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Là s'édifie la double légende d'une violence immédiatement rachetée par une compassion et d'un savoir innocent, divorcé de toute volonté de puissance. Là se fabrique la distinction entre la « découverte » et la « conquête », entre les « voyages » et les « guerres ».

Or, celle-ci n'existait tout bonnement pas aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, lorsque le terme même de *descubrimiento* renvoyait à un ensemble d'actes juridiques imposant l'accomplissement de rituels de prise de possession et établissant les critères de la « guerre juste » à mener contre les Maures et autres « Indiens rebelles »<sup>5</sup>. Du moment où, ayant posé

1. Si ce n'est l'ingénieuse fantaisie littéraire de Pierre SENGES, *La Réfutation majeure. Version française d'après Refutatio major, attribué à Antonio de Cueva (1480-1548)*, Paris, Gallimard, 2005.

2. Emiliano JOS, *La Expedición de Ursúa al Dorado y la rebelión de Lope de Aguirre según documentos y manuscritos inéditos*, Huesca, V. Campo, 1927.

3. Comme dans les *Décadas da Ásia* de João de Barros et de Diogo do Couto, composées entre 1552 et 1616.

4. Comme la *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*, de Martín Fernández de Navarrete (1825-1837), dans laquelle Humboldt puisa une part appréciable de ses matériaux. Cf. Palmira VÉLEZ, *La Historiografía americanista en España (1755-1936)*, Madrid, Iberoamericana, 2007, p. 41 sq.

5. Patricia SEED, *Ceremonies of Possession in Europe's Conquest of the New World (1492-1640)*, Cambridge, Cambridge University

pied à terre sur une grève battue par les vents aux côtés des soldats et des religieux, les *escribanos* – sorte de notaires publics – chroniquèrent en temps réel l’annexion d’une « terre nouvelle », il fut donné force de droit à la force. La conquête fut de l’ordre des mots autant que de celui des armes, et le discours de la « découverte » lui servit d’alibi.

Les « Grandes Découvertes » sont un palais de parchemin, dont la construction courut sur plusieurs siècles. Sans cesse réaménagé, il eut ses faussaires de génie comme Notre-Dame eut son Viollet-le-Duc. Le chantier jamais achevé de l’histoire des « Grandes Découvertes » connu de grands moments d’anamorphose, lorsque tel archiviste s’avisa de déposer le monument dont il avait la garde, puis de le rebâtir tout différemment pierre à pierre. Ainsi Charles III créa-t-il de toutes pièces les archives de l’Empire espagnol en commandant en 1785 que soit réuni en un seul dépôt – à Séville – l’ensemble des « documents des Indes » jusqu’alors conservé en ordre dispersé à Cadix, Séville et Simancas<sup>6</sup>. Il ne fallut rien de plus que l’énergie de deux hommes – et rien moins que la volonté d’un roi – pour que soient rassemblées, inventoriées et classées par séries, en un lieu adéquatement rebaptisé Archives générales des Indes, près de 40 000 liasses de documents, et qu’ainsi se trouvassent balisés pour les

siècles à venir les sentiers de papier des historiens des Amériques et des Philippines<sup>7</sup>. Partout en Europe, du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, sur l’ordre des princes et des prieurs d’abord, à l’initiative des gouvernements et des sociétés savantes ensuite, des documentations furent répertoriées, des fonds constitués, des anthologies de récits et de sources éditées.

La conséquence en fut double. D’une part se trouvèrent circonscrits d’un même geste un domaine d’objets et son principe d’étude. L’ordonnancement sériel des sources répliquait la vision tout à la fois intellectuelle et politique d’une généalogie tirée au cordeau de la grandeur européenne : ce faisant, il imposait aux historiens de penser en ligne droite. De l’autre s’accomplit le compartimentage nationaliste de l’histoire des « Grandes Découvertes », chaque pays faisant valoir par ses archives, contre ses voisins et compétiteurs, le caractère imprescriptible de ses droits de souveraineté et de juridiction sur un ensemble donné de territoires ultramarins<sup>8</sup>. Cette tension entre deux entités, deux identités de référence – la « mère-patrie » et la « civilisation européenne » – exerça durablement sa pression sur les parois du récit<sup>9</sup>.

7. Nicolás Bas Martín, *Juan Bautista Muñoz (1745-1799) y la fundación del Archivo General de Indias*, Valence, Direcció General del Llibre i Coordinació Bibliotecària-Biblioteca Valenciana, 2000.

8. Numa Broc, « Autour des grandes découvertes : un siècle et demi d’énigmes et de controverses », *Revue historique*, 1981, 266 (539), p. 127-160.

9. Fondée en 1846 par des membres de la British Library, du British Museum et de la Royal Navy, l’Hakluyt Society tire son nom de Richard Hakluyt (1552-1616), l’infatigable propagandiste de la colonisation anglaise des Amériques, et se donne pour objet de contribuer à armer scientifiquement les prétentions de la Couronne sur Bornéo ou la Guinée. Parmi ses premières publications ne figurent pourtant pas seulement le récit de l’épopée corsaire de Francis Drake, mais aussi les lettres de Colomb. Et c’est un cartouche figurant la

Press, 1995 ; Tamar HERZOG, *Frontiers of Possession. Spain and Portugal in Europe and the Americas*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2015 ; Lauren BENTON et Benjamin STRAUMANN, « Acquiring Empire by Law : From Roman Doctrine to Early Modern European Practice », *Law and History Review*, 2010, 28 (1), p. 1-38.

6. Proprement cyclopéenne, la tâche fut menée à bien par deux érudits bibliophiles : le marquis José de Gálvez y Gallardo, qui avait servi plus de dix ans en Nouvelle-Espagne, et le chroniqueur Juan Bautista Muñoz.

Des forces considérables ont donc œuvré à lier à fil tendu, en un récit sans trêve ni trouées, une série de faits disparates, et à leur donner jusqu'aux apparences d'un destin. Il suffit pourtant d'y regarder de près pour que se dissipe l'illusion de l'inéluçabilité. Bien que fréquemment érigée en point d'origine d'une histoire écrite par avance, la conquête du port marocain de Ceuta, en 1415, ne participa d'aucun plan prémédité d'expansion en direction de l'Afrique et de l'Asie : elle ne fut que l'un des épisodes du conflit récurrent entre les Portugais et les pouvoirs musulmans nasride et mérinide pour le contrôle du détroit de Gibraltar<sup>10</sup>. Dans le roman des « Grandes Découvertes », Marco Polo annonce Colomb comme Magellan appelle Cook. Or, qu'y a-t-il de commun, à y bien réfléchir, entre la déambulation d'un petit marchand vénitien au fil des routes peuplées de l'Eurasie et la navigation, sur le grand vide atlantique, d'un Génois ayant l'oreille des rois ? Rien d'autre, en vérité, qu'une certaine idée de « l'Europe » : une forme éminemment provinciale de providentialisme<sup>11</sup>. Si l'Amérique représente pour

Colomb le plus court chemin vers l'Asie, elle devient, dans les travaux de ses premiers biographes, un raccourci vers l'Europe : la preuve la plus éclatante de la vocation à l'universel d'un continent qui commence à se dire « vieux » pour se penser patriarche<sup>12</sup>.

\* \* \*

C'est en ce même xix<sup>e</sup> siècle amateur de « contes de faits » que l'expression « Grandes Découvertes » s'impose dans son acception contemporaine. Le naturaliste Alexandre de Humboldt est l'un des premiers à lui donner un sens – par quoi il faut entendre qu'il lui assigne une direction, en fait une coulée du temps<sup>13</sup>. C'est lui qui, dans ses écrits, des années 1830 aux années 1860, installe l'arrivée des Espagnols aux Antilles en instant-charnière de la destinée du monde (occidental) : « Jamais la sphère des idées relatives au monde extérieur n'avait été agrandie d'une manière si prodigieuse<sup>14</sup>. » Mais si le xv<sup>e</sup> siècle « double, pour les habitants de l'Europe, l'œuvre de la Création », c'est que le « progrès des sciences », dont il « accélére » le rythme, possède « des racines profondes dans la suite des siècles qui l'ont précédé ». Un coup de burin, un

Victoria – la nef-amiral de l'expédition de Magellan, un Portugais entré au service du roi d'Espagne – qui orne la couverture de chacun des volumes dont elle finance l'impression. Peter C. MANCALL, *Hakluyt's Promise: An Elizabethan's Obsession for an English America*, Yale, Yale University Press, 2010 ; Roy C. BRIDGE et Paul E. H. HAÏR (dir.), *Compassing the Vaste Globe of the Earth: Studies in the History of the Hakluyt Society (1846-1996)*, Londres, The Hakluyt Society, 1996.

10. Vitorino MAGALHÃES GODINHO, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, Lisbonne, Arcádia, 1963, 2 vol. ; Luis Filipe THOMAZ, « L'idée impériale manuéline », in Jean AUBIN (dir.), *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1990, p. 35-105.

11. Dipesh CHAKRABARTY, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Amsterdam, trad. fr. O. Ruchet et N. Vieillescazes, 2009 (2000) ; Patrick BOUCHERON, « Les boucles du monde : contours du xv<sup>e</sup> siècle », in Patrick BOUCHERON (dir.) avec Julien LOISEAU, Pierre MONNET et Yann POTIN (coord.), *Histoire*

*du monde au xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2009 (rééd. en 2 vol., Hachette Pluriel, 2012), p. 3-18.

12. Eduardo O'GORMAN, *La Invençión de América. Investigación acerca de la estructura histórica del Nuevo Mundo y del sentido de su devenir*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1995 (1958) ; Antonello GERBI, *La Disputa del Nuovo Mondo. Storia di una polémica (1750-1900)*, Milan, Riccardo Ricciardi, 1955.

13. Christian HELMREICH, « La philosophie de l'histoire d'Alexandre de Humboldt », *Études germaniques*, 2011, 261 (1), p. 107-122.

14. Alexandre de HUMBOLDT, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique aux xv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles*, Paris, Librairie de Gide, 1836, vol. 1, p. 3.

seul, rien de plus qu'une encoche, et une nouvelle frise prend forme : « le xv<sup>e</sup> siècle semble être une époque intermédiaire qui achève le Moyen Âge et commence les temps modernes »<sup>15</sup>. L'ébranlement des savoirs provoqué par la « découverte du Nouveau Continent » réordonne toute l'histoire de la pensée européenne : son passé s'y décide autant que son avenir.

À compter de « 1492 », le Moyen Âge ne peut plus, selon Humboldt, être considéré comme une parenthèse dans l'histoire de la connaissance vraie du monde. Car du XIII<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle se forment, non seulement les techniques et les instruments qui rendent possible la « découverte » (la mappemonde, la boussole à aiguille aimantée, la caraque de haut bord), mais aussi les doutes – à propos de la cosmographie des Anciens – qui la rendent pensable. Une image, ici, se rappelle à nous : celle de Colomb penché au côté du père Marchena, un jour de l'hiver 1484, sur une table couverte de mappemondes et de portulans, dans une cellule du couvent de La Rábida<sup>16</sup>.

L'expression est donc un seuil, et une séquence. Voyez encore comment Jakob Burckhardt, après avoir baptisé « Renaissance » l'« époque intermédiaire » entraperçue par Humboldt, lie en un intitulé de volume « la découverte du monde » et « la découverte de l'homme », l'aventureuse exploration des lointains et la patiente excavation humaniste des manuscrits de l'Antiquité. Chez lui

aussi, « le véritable auteur de la découverte n'est pas celui que le hasard conduit sur tel ou tel point ; c'est celui [...] qui partage les idées et les intérêts de ses devanciers »<sup>17</sup>. L'accomplissement détoure la veine de ses prémisses en même temps que l'horizon de ses conséquences : l'événement de la « grande découverte » permet d'ordonner, en amont et en aval de son affleurement, une suite des temps.

Avec la mention du savoir humaniste, un troisième terme fait son apparition dans l'équation du récit : l'idée de « modernité », au titre de précédent et de privilège de l'Europe – car ni Humboldt ni Burckhardt n'ont en tête d'autres traversées océaniques que celles des Ibériques et des Italiens. Ce n'est pas, d'ailleurs, que les deux savants exaltent sans réserve les « grandes navigations » en Asie et aux Amériques, trop conscients déjà des dévastations dont elles furent le prélude. Humboldt, qui chemine de 1799 à 1804 parmi les « débris » des sociétés amérindiennes, du Pérou au Mexique, rejette « la distinction désolante de races supérieures et de races inférieures »<sup>18</sup>, et critique sans détour l'orgie de sang de la conquête. Il n'en reste pas moins que dans ce récit au long cours de la « découverte » de la « quatrième partie du monde », l'Europe – et l'Europe seule – possède les moyens du crime, avant de s'octroyer ceux du pardon. Une autre image, un autre

15. Alexandre de HUMBOLDT, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, trad. fr. H. Faye, Paris, Librairie Théodore Morgand, 1864, vol. 2, p. 280-281.

16. Antonio Rumeu de ARMAS, *La Rábida y el descubrimiento de América. Colon, Marchena y Fray Juan Pérez*, Madrid, Ed. Cultura Hispánica, 1968.

17. Jakob BURCKHARDT, *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. fr. M. Schmitt, Paris, Plon, 1906 (1859), vol. 2 (IV.1), p. 3 ; Oury GOLDMAN, « Finir le Moyen Âge, ouvrir le Nouveau Monde ? Humanisme et célébration de la découverte au tournant des xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles », *Questes. Revue pluridisciplinaire d'études médiévales*, 2016, 33, p. 63-79.

18. Alexandre de HUMBOLDT, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, trad. fr. H. FAYE, Paris, Gide et Compagnie, 1846, vol. 1, p. 430.

personnage, une autre scène se font jour : Bartolomé de Las Casas défendant les « droits des Indiens » et éveillant en Charles Quint le « scrupule » de leur asservissement. Dans l'imagier des « Grandes Découvertes » tel qu'il se dessine feuille à feuille au XIX<sup>e</sup> siècle, toujours un saint rachète un soudard – et il ne faut jamais oublier que Las Casas fut l'un avant de devenir l'autre.

Chez Jules Michelet également, la Renaissance est affaire de rapports nouveaux entre des mondes lointains – mais d'une toute autre façon que chez Humboldt et Burckhardt. Si Colomb reste pour lui, non seulement le grand homme du XV<sup>e</sup> siècle, mais aussi l'incarnation la plus achevée du « découvreur », ce n'est pas parce qu'il est allé en Amérique, mais parce qu'il vient de l'Orient. Pour Michelet, Colomb le Génois est avant tout le légataire des savoirs bigarrés qui ont pris forme en Méditerranée orientale au contact des idées charriées avec les épices le long des « routes de la soie » : l'Orient commence à Venise. Le véritable « choc » ne se produit donc pas avec la traversée de l'Atlantique par les Espagnols en 1492, mais avec le franchissement des Alpes par les Français en 1494 : « les compagnons de Charles VIII ne furent pas moins étonnés que ceux de Christophe Colomb ». La « réconciliation de l'Europe et de l'Asie » via la découverte française d'une Italie de toute antiquité ouverte sur l'Orient : telle est l'étincelle qui « allume la colonne de feu qu'on appela la Renaissance »<sup>19</sup>. Un siècle avant le

romancier Raymond Schwab, Michelet pense une « Renaissance orientale<sup>20</sup> » et leste le récit des « Grandes Découvertes » du temps épais de l'Eurasie.

Si l'expression « Grandes Découvertes » démarque les lieux autant que les époques, si elle serpente inéluctablement de « 1492 » à Salamanque comme de Venise aux premières ambassades portugaises en Chine au sortir des années 1510, c'est qu'elle vise à circonscrire *ce qui compte vraiment* dans l'histoire du monde – peu ou prou l'Europe de la Renaissance. Voilà pourquoi il est si difficile de se soustraire à son emprise et d'échapper à sa séduction : rejeter en bloc ce qu'elle institue, de l'« Europe » à la « modernité », c'est se priver du seul lexique à disposition pour dire combien ce qui a été étayé toujours une certaine idée de nous-mêmes. Stefan Zweig ne s'y trompe pas, qui, alors qu'il cherche des raisons de croire encore en l'Europe, livre coup sur coup, dans les années 1930, les biographies d'Érasme, de Sébastien Castellion, de Magellan et d'Amerigo Vespucci<sup>21</sup>. Celui qui pleure le « monde d'hier » – la Vienne cosmopolite des gens de l'esprit, livrée en 1938 à la brutalité nazie – fait de l'histoire comme Walter Benjamin y invite : en « s'emparant d'un souvenir tel qu'il brille à l'ins-

de Jules Michelet », in Daniel LANÇON et Patrick NÉE (dir.), *L'Ailleurs depuis le romantisme. Essais sur les littératures en français*, Paris, Hermann, 2009, p. 147-168.

20. Raymond SCHWAB, *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950.

21. Stefan ZWEIG, *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam* (1934 ; *Érasme : grandeur et décadence d'une idée*, trad. fr. A. Hella, « Le Livre de poche », n° 14019), *Castellio gegen Calvin, oder ein Gewissen gegen die Gewalt* (1936 ; *Conscience contre violence ou Castellion contre Calvin*, trad. fr. A. Hella, « Le Livre de poche », n° 31947), *Magellan. Der Mann und seine Tat* (1938 ; *Magellan*, trad. fr. A. Hella, « Le Livre de poche », n° 32491) et *Amerigo. Die Geschichte eines historischen Irrtums* (1941 ; *Amerigo. Récit d'une erreur historique*, trad. fr. D. Autrand, « Le Livre de poche », n° 14058).

19. Jules MICHELET, *Histoire de France*, Paris, Éditions de l'Équateur, 2008 (1844), vol. 7, p. 118, 141, cité dans Sylvain VENAYRE, « L'Ailleurs dans la pensée historique



tant d'un danger<sup>22</sup> ». Et ce souvenir, cet écho d'une grandeur résonnant pour le contredire au cœur du désastre, c'est précisément celui de « Grandes Découvertes » rendues indissociables de la geste humaniste.

Ce couplage thématique et chronologique des « Grandes Découvertes » et de la Renaissance, de l'Europe et de la « modernité », exerça longtemps sa fascination sur ceux qui avaient à charge de doter le présent de paisibles précédents – de dire le passé, donc, dans les termes d'une espérance. Aveuglés par les feux de la problématique du « miracle européen », prisonniers aussi d'un monde académique centré sur les anciennes métropoles coloniales, nombreux furent les historiens – et non des moindres – à ànonner sans ciller le bréviaire de la précellence occidentale. Ainsi d'un grand historien des religions lorsqu'il écrit, en 1967 :

Ce que l'on continue d'appeler faute de mieux « Renaissance » a été en réalité le grand moment de la promotion de l'Occident. Les principaux aspects de ce bond en avant furent les suivants : essor artistique sans précédent [...] ; accessions simultanées jusqu'à la pleine expression littéraire de plusieurs grandes langues vernaculaires [...] ; naissance en de nombreux pays d'Europe du sentiment national ; développement concomitant de l'individualisme sous ses formes les plus diverses ; montée de la culture laïque mais aussi approfondissement religieux [...] ; diffusion de l'instruction dans les classes possédantes, en particulier dans

la noblesse ; progression économique considérable en dépit des aléas de la conjoncture ; importance croissante des affaires ; montée du luxe [...] ; mainmise sur le commerce d'Extrême-Orient et sur l'Amérique récemment découverte, cette mainmise apparaissant à la fois comme une conséquence de l'essor de l'Occident et comme la source pour lui de nouvelles richesses<sup>23</sup>.

Un essor « sans précédent », des développements sans équivalents : il serait assurément difficile, de nos jours, de faire fi avec autant d'aplomb du raffinement des arts et des lettres persans et indomogholis, de la philosophie des miroirs aux princes arabo-musulmans, de la « montée du luxe » dans les grandes cités du Levant ou de « l'importance croissante des affaires » dans l'Empire Ming. Des voix dissidentes s'élèvent d'ailleurs, dès ces mêmes années 1960, pour en appeler à l'écriture d'une « histoire autonome » de l'Asie du Sud-Est<sup>24</sup>, plaider pour l'élargissement de la bibliothèque des sources de l'histoire ouest-africaine aux « traditions orales » mandingues<sup>25</sup>, ou exiger le récit plus équitable des premiers contacts entre Persans et Portugais<sup>26</sup>. Mais il faut attendre encore près de vingt ans pour que l'un des spécialistes d'histoire maritime les plus

23. Jean DELUMEAU, « Réinterprétation de la Renaissance : les progrès de la capacité d'observer, d'organiser et d'abstraire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1967, 14 (3), p. 296-297.

24. John SMALL, « On the Possibility of an Autonomous History of Modern Southeast Asia », *Journal of Southeast Asian History*, 1961, 2 (2), p. 72-102.

25. Yves PERSON, *Samori, une révolution dyula*, Dakar, Institut fondamental d'Afrique noire, 1968-1975, 3 vol. ; François-Xavier FAUVELLE et Marie-Hélène PERROT (éd.), *Yves Person : historien de l'Afrique, explorateur de l'oralité*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2018.

26. Jean AUBIN, *Le Latin et l'Astrolabe. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*, Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 2000-2006 (1971-1994), 3 vol.

22. Walter BENJAMIN, « Sur le concept d'histoire » (1940), in *Œuvres*, trad. fr. M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Paris, Gallimard, 2000, vol. 3, p. 431.

reconnus, Michel Mollat, suggère, sans vraiment s’y essayer, « l’emploi du mot “rencontre” pour désigner le face-à-face des explorateurs et des explorés, des “découvreurs” et des “découverts” », et ce afin de « tenir compte des deux parties en présence »<sup>27</sup>.

Encore cette tardive et timide esquisse d’un programme d’*aggiornamento* de l’historiographie des « Grandes Découvertes » reste-t-elle prise au piège de l’illusion d’une rencontre en face-à-face entre l’Europe et les mondes qu’elle effleure, tant il est difficile alors de concevoir que plus de deux compétiteurs aient pu s’asseoir à la table du grand jeu de la politique globale ou – pire encore – d’imaginer que l’Occident n’y ait pas été convié ou n’y ait pas eu la meilleure main.

Les « découverts » peuvent bien avoir un visage, et pourquoi pas une histoire, la « découverte » n’est pas, ne peut pas être de leur fait : ils sont condamnés à la subir, et à y réagir<sup>28</sup>. Ils ne participent que par à-coups, et surtout par *contre-coup* à l’histoire du monde. Le vrai pas en avant ne consiste en effet pas à admettre que les Autres ont une histoire, mais qu’ils la font – et même qu’ils l’écrivent, dans leurs propres termes et

selon leur propre hiérarchie des contacts qui comptent<sup>29</sup>. Le récit des « Grandes Découvertes » double l’expropriation foncière des sociétés extra-européennes de leur expropriation calendaire : il les contraint à s’énoncer dans les catégories d’un temps qui n’est pas le leur<sup>30</sup>, à épouser les canons d’un passé et d’un avenir négociés sans elles. Michel de Certeau est l’un des premiers à le dire sans détour, qui croque, en avant-propos à la seconde édition de son *Écriture de l’histoire* (1975), la « scène inaugurale » au cours de laquelle le « découvreur », réduisant au silence ce qui parlait avant sa venue, effaçant le présent et le passé de ces mondes qu’il frôle et fêle d’un même mouvement brusque de l’esprit, fait de la peau des Autres la page blanche où consigner ses fantaisies :

Amerigo Vespucci le Découvreur arrive de la mer. Debout, vêtu, cuirassé, croisé, il porte les armes européennes du sens et il a derrière lui les vaisseaux qui rapporteront vers l’Occident les trésors d’un paradis. En face, l’Indienne Amérique, femme étendue, nue, présence innommée de la différence, corps qui s’éveille dans un espace de végétations et d’animaux exotiques. Scène inaugurale. Après un moment de stupeur sur ce seuil marqué d’une colonnade d’arbres, le conquérant va écrire le corps de l’autre et y tracer sa propre histoire. Il va en faire le corps historié

27. Michel MOLLAT, *Les Explorateurs du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Premiers regards sur les mondes nouveaux*, Paris, CTHS, 2005 (1984), p. 6.

28. Il suffit, pour se convaincre de cette cécité historiographique, de consulter les sommaires des années 1960 et 1970 de la revue *Terrae Incognitae. The Journal of the Society for the History of Discoveries* – lesquels ne contiennent qu’une infime proportion d’articles consacrés à des entreprises exploratoires extra-européennes. Il fut même créé en 1974 à l’Université de Leyde un « Centre for the History of European Expansion and the Reactions to It » (Hendrik WESSELING, « The Leyden Centre for the History of European Expansion : Balance and Perspectives », *Archipel. Revue d’études insulindiennes*, 1979, 17, p. 15-22).

29. Nathalie KOUAMÉ (dir.), *Historiographies d’ailleurs. Comment écrit-on l’histoire en dehors du monde occidental ?*, Paris, Karthala, 2014 ; Nelcheru Narayana RAO, David SHULMAN et Sanjay SUBRAHMANYAM, *Textures du temps. Écrire l’histoire en Inde*, trad. fr. M. Fourcade, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2004 (2001).

30. Jack GOODY, *Le Vol de l’histoire. Comment l’Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, trad. fr. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 2010 (2006) ; Pierre DÉLÉAGE, *La Folie arctique*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017 ; Serge GRUZINSKI, *La Machine à remonter le temps. Quand l’Europe s’est mise à écrire l’histoire du monde*, Paris, Fayard, 2017.



- le blason - de ses travaux et de ses fantasmes<sup>31</sup>.

Certes, il est tentant - et surtout rassurant - de penser que, à l'âge des dénonciations publiques des séquelles de la colonisation et de la traite esclavagiste, plus personne ne croit à la comptine lénifiante de « l'occidentalisation du monde ». Las, qu'un président mexicain s'avise de demander au roi d'Espagne, en prélude à sa venue à Veracruz, qui fut la porte de la traite atlantique en Nouvelle-Espagne, de « présenter des excuses » au nom de son pays pour les « abus » et les « massacres » commis durant la conquête, et voilà qu'un prix Nobel de littérature lui rétorque que ce sont « Aristote, Platon et la Renaissance » qui ont débarqué à Cuba en 1492, tandis que d'éminents historiens se chargent d'affirmer sur les ondes que « les vrais acteurs de la conquête furent les groupes indigènes alliés avec Cortés » et que « la majorité des fanatiques et des assassins qui imposèrent par le feu et le sang la religion catholique étaient indigènes »<sup>32</sup>. Et en ce début fiévreux de « commémorations du cinquième centenaire du premier tour du monde », le fondu-enchaîné des images qui défilent sur les écrans installés dans les jardins de l'Alcazar, à Séville, conduit sans heurts de Magellan à Pasteur, comme si la guerre menée contre les Philippins et celle conduite contre les microbes

avaient la même valeur morale. Depuis des siècles, toujours quelqu'un obstinément s'emploie à bâtir des châteaux en Nouvelle-Espagne.

\* \* \*

Que l'on y prête attention ou pas, que l'on s'en réjouisse ou que l'on s'en désole, que l'on en conçoive de la fierté ou de l'embarras, la formule « Grandes Découvertes » nous tient encore et toujours dans les griffes de ses chronologies et de ses causalités<sup>33</sup>. Or, les titres sont comme les amis chers : sans cesser jamais de les aimer, on les préfère lorsqu'ils tiennent leurs promesses. Pourquoi, dès lors, en appeler à une « autre histoire », et comment en esquisser le cahier des charges ?

En miroir du récit public auquel les « Grandes Découvertes » ont donné lieu, les textes ici réunis tirent parti de profonds renouvellements historiographiques pour mener de front trois opérations critiques. Il s'agit en premier lieu, pour chaque étude de cas comme dans l'économie générale du projet, d'élargir la profondeur de champ (temporelle) tout en restreignant la focale (géographique) - et de pratiquer ainsi une histoire en contre-plongée. Le principe de l'entrée « par dates » ne doit en effet pas faire illusion : ce dont il est question, ce n'est pas d'en revenir au « récitatif conjoncturel » qui ennuyait tant Fernand Braudel<sup>34</sup>, mais d'ouvrir

31. Michel de CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2<sup>e</sup> éd., 1975, p. 3 (à quoi il faut ajouter la lecture de « Ethno-graphie. L'oralité, ou l'espace de l'autre : Léry », in *ibid.*, p. 245-283).

32. « Vargas Llosa : "López Obrador tendría que haberse enviado la carta a sí mismo" », *El Mundo*, 27 mars 2019, et « Carta de AMLO. "Es una distorsión de los procesos" : cuatro historiadores de México y España rechazan los argumentos del mandatorio », *El País*, 26 mars 2019.

33. Jacques LE GOFF, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2014.

34. Fernand BRAUDEL, « Pour une histoire sérielle : Séville et l'Atlantique (1504-1650) », *Annales ESC.*, 1963, 18 (3), p. 541-553.

la porte de l'instant sur le couloir d'une durée, de dévider au cas par cas la pelote des raisons d'un *état de faits*. L'événement de la « découverte », disons plus simplement de la prise de contact (irénique ou violente) entre sociétés distantes, ne date jamais seulement de lui-même. Il condense – d'aucuns diraient « cristallise » – une série de processus sociaux, politiques et économiques qui le précèdent et le débordent.

Car voilà : « 1492 » n'est pas *seulement* l'année de la « découverte de l'Amérique », mais aussi celle de la reddition du dernier sultan nasride de Grenade aux mains des rois catholiques, le 2 janvier, et de la promulgation de l'édit d'expulsion des Juifs d'Espagne, le 31 mars – deux événements d'une portée tout aussi considérable, dans l'histoire de la Péninsule et du monde méditerranéen, que l'arrivée de la *Pinta* aux abords d'un îlot des Bahamas le 12 octobre, puisque l'un signe la fin de la *Reconquista* et ouvre sur la douloureuse question des Morisques (les musulmans contraints à la conversion au catholicisme) tandis que le second entraîne la dispersion des réseaux marchands séfarades<sup>35</sup>. Les trois faits dessinent l'espace mental et idéologique au sein duquel se produit le surgissement du « Nouveau Monde ». Le fait de la « découverte » se situe ainsi au point de confluence, ou de résurgence, d'un vaste réseau de rivières morales souterraines, elles-mêmes issues de nappes profondes d'historicité dont le niveau se mesure en siècles et la pression en décennies – ici, le rapport du

monde ibérique à l'islam, l'antijudaïsme médiéval et l'affirmation heurtée d'une puissance étatique. « 1492 » n'est pas non plus un point de rupture dans l'histoire de la pensée européenne. Imprégné de messianisme franciscain, Colomb naviguait entre les versets de la Bible autant qu'entre les îles caribéennes, et le choc provoqué dans l'ordre de la connaissance scolastique par la « découverte de l'Amérique » fut amorti par quantité de pirouettes exégétiques qui entendaient redonner le dernier mot à Pline et à Ptolémée<sup>36</sup>.

Travailler à focale réduite, arpenter les arènes du contact du même pas que les acteurs, rester au plus près de leurs récits, ce n'est donc pas se priver de la possibilité de relier le lieu et l'instant de la « découverte » à d'autres lieux ni de l'inscrire dans la veine d'un processus – bien au contraire. Les récentes tentatives de conciliation du questionnaire de l'histoire globale et de la méthode de la micro-histoire partent précisément du constat qu'il est plus profitable, pour rendre compte sans anachronisme d'une situation de contact, de pister de source en source le sentier de faits emprunté physiquement et mentalement par les acteurs plutôt que de tenter de les parler sur des avenues de causes et de conséquences arbitrairement bâties<sup>37</sup>.

35. Bernard VINCENT, 1492. « L'année admirable », Paris, Aubier, 1991.

36. Alain MILHOU, *Colomb et le messianisme hispanique*, trad. fr. M. Milhou-Binard, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007 (1983) ; Anthony GRAFTON (avec April SHELFORD), *New World, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1995.

37. John-Paul GHOBRIAL, « The Secret Life of Elias of Babylone and the Uses of Global Microhistory », *Past & Present*, 2014, 222 (1), p. 51-93 ; Romain BERTRAND, *Le Long Remords de la Conquête. Manille-Mexico-Madrid : l'affaire Diego de Ávila (1577-1580)*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2015 ; Romain BERTRAND et Guillaume CALAFAT, « La microhistoire globale : affaire(s) à suivre », *Annales HSS.*,

Le jeu des « dates épaisses », auquel les auteurs réunis dans ce volume ont amicalement accepté de se plier, est donc, dans l'acception britannique de l'expression, un « jeu sérieux ». C'est à rappeler l'une des règles fondamentales de ce jeu que s'attelaient Fernand Braudel lorsque, après avoir loué la volonté de Pierre Chaunu d'enregistrer le mouvement planétaire des métaux et des marchandises en les regardant s'écouler par le « goulot » portuaire sévillan, il lui reprochait – amicalement, mais fermement – d'avoir choisi si petite la bouteille, et même de n'en avoir considéré qu'une :

Pas un mot sur la ville même de Séville, au vrai « goulot » de plusieurs bouteilles. Elle ne conduit pas seulement aux Indes, mais à la Méditerranée, aux entrailles de l'Espagne [...], et encore aux pays du Nord, Flandres, Angleterre, Baltique [...]. Ainsi Séville « tient » à d'autres espaces maritimes, à d'autres circuits de bateaux, de marchandises et d'argent que l'axe Séville-La Vera Cruz [...]. Si Pierre Chaunu dit mille choses sur l'Empire espagnol, ce n'est pas dans ce cadre qu'il faut replacer son immense explication. Hors de l'univers hispanique, il importe de saisir la conjoncture du monde<sup>38</sup>.

Séville, l'Atlantique... et le monde. On peut bien – *on doit*, à la vérité – se tenir là, sur le quai de l'avant-port de Séville, à Sanlúcar de Barrameda, ou plus exactement au milieu des registres notariaux conservés dans l'ancien Palais de justice de la capitale andalouse :

cela n'empêche pas d'avoir la tête ailleurs, et si possible partout. Au temps des premières « Grandes Découvertes », l'Atlantique, dont le Pacifique n'est encore qu'une annexe, ne s'explique que par la Méditerranée, la Méditerranée que par l'Afrique et l'Empire ottoman ; ce dernier ne se comprend guère amputé de la péninsule Arabique, non plus que délié de l'océan Indien – lequel n'est pas grand-chose sans l'Insulinde ni la mer de Chine. De cap en crique, de delta en détroit, tous les chemins mènent au monde : il faut seulement savoir trouver la première jetée.

\* \* \*

Si la première opération critique menée aux abords du credo classique des « Grandes Découvertes » cherche à distendre son unité de temps et à étrécir son unité de lieu, c'est à son unité d'action que s'attache, et parfois s'attaque, la seconde. C'est en quelque sorte de distribution des rôles dont il s'agit désormais. Car au fil des deux dernières décennies, un nouveau personnage, emprunté à la galerie d'archétypes de l'anthropologie politique des années 1970<sup>39</sup>, a fait son apparition dans les récits de situations de contact : le « passeur » ou l'« intermédiaire culturel ».

Celui-ci remplissait quantités de fonctions, possiblement contradictoires, et possédait en conséquence mille visages. Il pouvait être l'un de ces voyageurs polyglottes qui se jouaient des frontières et des identités assignées : un

2018, 73 (1), p. 3-19 ; Charlotte DE CASTELNAU L'ESTOILE, *Pascoa et ses deux maris. Une esclave entre Angola, Brésil et Portugal*, Paris, PUF, 2019.

38. Fernand BRAUDEL, « Pour une histoire sérielle : Séville et l'Atlantique... », art. cité.

39. Frederick G. BAILEY, *Les Règles du jeu politique : étude anthropologique*, trad. fr. J. Copans, Paris, PUF, 1971 (1969).

« décepteur (*trickster*)<sup>40</sup> » naviguant entre les mondes – à l’instar de ce diplomate d’origine andalouse travaillant pour le compte du sultan de Fès, Ḥasan al-Wāzzān, qui, capturé en 1518 par des chevaliers de l’Ordre de Malte et vendu comme esclave à des marchands de passage, se fit baptiser à Rome par le pape en personne puis devint, sous le nom de Léon l’Africain, l’un des plus brillants cosmographes de son temps, livrant les secrets de la connaissance arabe du Maghreb, du Songhaï et du désert de Lybie à ses lecteurs européens<sup>41</sup>.

En ébranlant les hiérarchies locales du prestige et de la réputation comme en élargissant la gamme des identifications à disposition – que celles-ci soient occupationnelles, « raciales » ou confessionnelles –, les « zones de contact<sup>42</sup> » entre sociétés distantes favorisent le développement d’un art de la dissimulation, d’une capacité à *se faire passer pour*<sup>43</sup>. Sitôt doublée la ligne de l’Équateur, de simples paysans d’Estrémadure apposaient un *don* majestueux devant leur patronyme. Et dans les sociétés chamarrées issues de la conquête, même les hauts murs de la couleur de peau pouvaient être franchis plus aisément qu’en Europe : il y eut au côté de Cortés, à Tlaxcala puis à Mexico,

un conquistador noir, Juan Garrido<sup>44</sup> ; et un « mulâtre », Juan García, reçut à Cajamarca, des mains de Pizarro, une part de la rançon extorquée durant son emprisonnement à l’empereur inca Atahualpa<sup>45</sup>. Si cette aptitude au transformisme connut ses conditions de félicité optimales aux âges médiéval et moderne, hautes époques par excellence de l’« instabilité patronymique »<sup>46</sup>, elle ne disparut jamais complètement des sociétés ethniquement compartimentées que secrétèrent l’esclavage et les colonisations<sup>47</sup>.

Le « passeur » pouvait aussi, n’ayant jamais quitté sa terre natale, être un rouage de dispositifs sophistiqués de contrôle et de surveillance des présences étrangères – que l’on songe au corps de traducteurs que le shogunat japonais créa, dans les années 1640, pour encadrer à Nagasaki les interactions des Hollandais de la loge de commerce de Deshima avec la population locale. Il pouvait au contraire, de sa propre initiative, avoir pris du service auprès des nouveaux venus, et à cette fin démultiplié ses allégeances. Au xviii<sup>e</sup> siècle,

40. Pour la définition anthropologique du *trickster* (littéralement le « fripon ») et une illustration du rôle-clé qu’il joue dans l’analyse structurale des mythes, cf. Claude LÉVI-STRAUSS, *La Potière jalouse*, Paris, Plon, 1985.

41. François POUILLON (éd.) avec Alain MESSAOUDI, Dietrich RAUCHENBERGER et Oumelbanine ZHIRI, *Léon l’Africain*, Paris, Karthala, 2009 ; Natalie ZEMON-DAVIS, *Léon l’Africain, un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 (2006).

42. Mary Louise PRATT, « Arts of the Contact Zone », *Profession*, 1991, p. 33-40.

43. Ce que la sociologie étatsunienne contemporaine nomme le « *passing* ». Cf. Allyson HOBBS, *A Chosen Exile: A History of Racial Passing in American Life*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2014.

44. Ricardo E. ALEGRÍA, *Juan Garrido, el Conquistador Negro en las Antillas, Florida, Mexico y California (c. 1503-1540)*, San Juan, Centro de Estudios Avanzados de Puerto Rico y El Caribe, 1990.

45. Mathew RESTALL, « Black Conquistadors : Armed Africans in Early Modern Spain », *The Americas*, 2000, 57 (2), p. 174.

46. Gregorio SALINERO, « Sistemas de nominación e inestabilidad antroponímica moderna », in Gregorio SALINERO et Isabel TESTÓN NÚÑEZ (dir.), *Un juego de engaños. Movilidad, nombres y apellidos en los siglos XV a XVIII*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, p. 9-26.

47. Sous cette rubrique, l’une des carrières de « transfuge racial » les plus étonnantes est assurément celle du « milliardaire mexicain » Guillermo-Enrique Eliseo, lequel s’appelait en réalité William-Henry Ellis. Né esclave au Texas, ce dernier avait réussi, par un « virtuose travail d’invention de soi », à franchir la « *color line* », et même à s’immiscer, dans les années 1900, au sein des cercles de pouvoir de Wall Street et du parti républicain. Cf. Karl JACOBY, *L’esclave qui devint millionnaire. Les vies extraordinaires de William Ellis*, Toulouse, Anacharsis, trad. fr. P. Pasquali et B. Trépied, 2018 (2016).



